

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

POÉSIES COMPLÈTES

DE

José-Maria de Heredia

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

500 exemplaires sur papier vergé Lafuma.

125	—	—	de Hollande Van Gelder.
10	—	—	de Chine.
40	—	—	du Japon.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

EXEMPLAIRE SUR VERGÉ LAFUMA

N° 

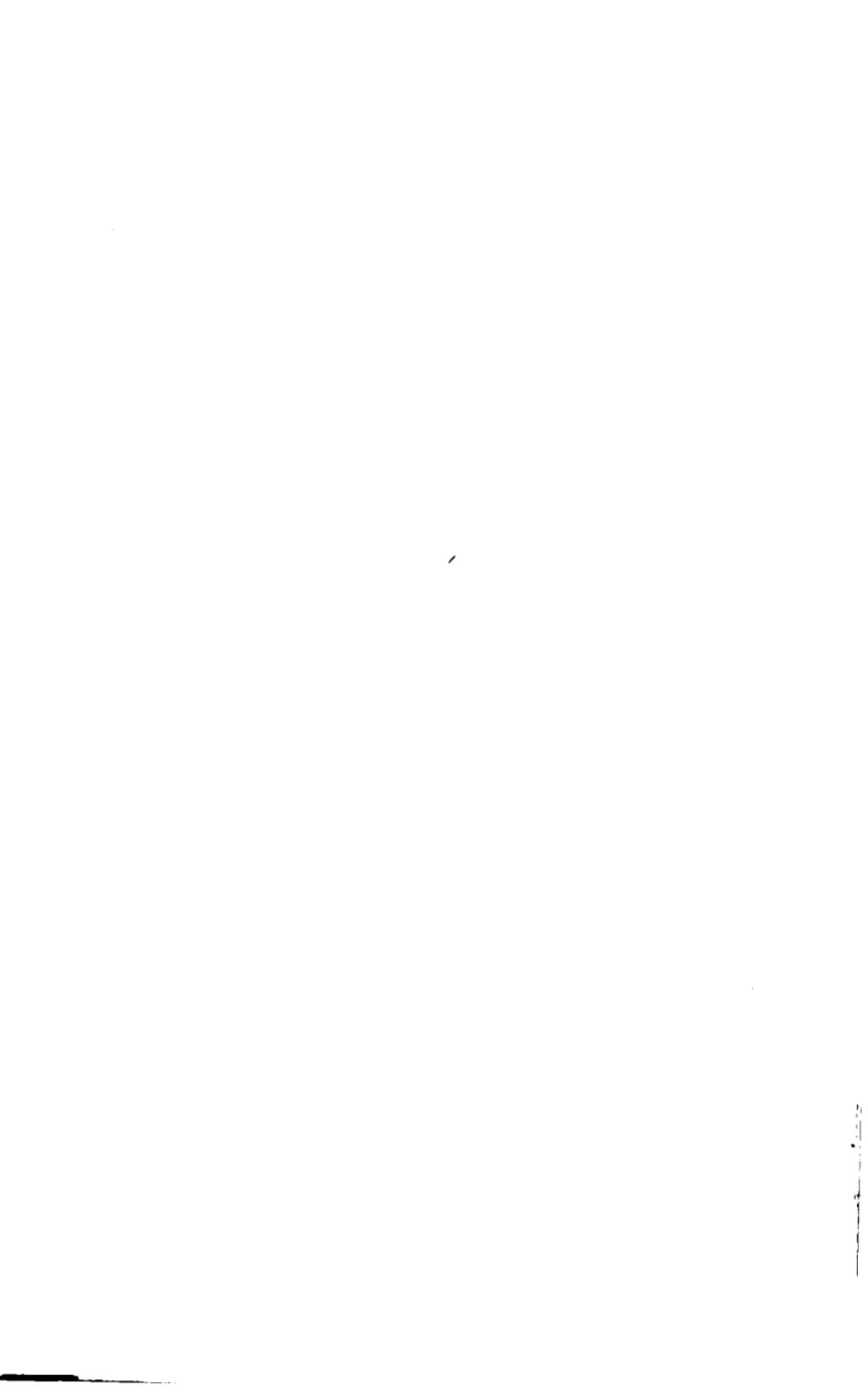

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

Copyright by Lemerre et C^{ie} 1924.





Charles K. ...





POÉSIES COMPLÈTES

DE

José-Maria de Heredia

LES TROPHÉES

SONNETS ET POÈMES DIVERS

TEXTE DÉFINITIF AVEC NOTES ET VARIANTES



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXXIV



Les Trophées



MANIBVS
CARISSIMAE
ET
AMANTISSIMAE
MATRIS
FILIVS MEMOR
J. M. H.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Sonnets
et
Poèmes divers



A MON PÈRE

dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge

Le sépulcre est la porte où s'ouvre un nouveau monde.
L'homme sage et pieux l'a toujours attesté,
Mais le méchant épouvanté
Redoute le sépulcre et son horreur profonde!

Vérité trois fois sainte! Ah! pour la démontrer
Ta douleur, ô mon père! est assez éloquente;
Et dans mon âme que tourmente
Un doute criminel, cette foi va rentrer!

Brave la calomnie et sa perfide adresse :
Ton cœur s'est reposé docile, en la promesse
Qu'autrefois jura le Seigneur :
« Pour l'homme tendre et doux je garde ma douceur. »

Témoins de tes vertus, les peuples te bénissent,
Et sur le front hideux de ceux qui te haïssent
 Versent la malédiction,
De leurs noirs attentats juste punition.

Tes cheveux blancs du temps n'attestent point l'injure,
Mais un noble malheur!... Regarde à l'horizon
Ce volcan! Et dis-moi, si sa neige est si pure,
N'est-ce pas que le Ciel est voisin de son front?

1859.

A LA FONTAINE DE LA INDIA

SEUL, quand finit le jour auprès de la fontaine,
J'aime à m'asseoir, rêvant à sa douce fraîcheur,
A laisser la pensée échapper de mon cœur,
Comme les gouttes d'eau de son urne trop pleine.

A la tiède splendeur de la lune sereine,
Sous ton blanc vêtement que traça le sculpteur,
Tu sembles t'animer, et ma charmante erreur
Prête des traits amis à ta forme incertaine.

O ma belle Indienne, amante du Soleil,
Que Colomb éveilla du virginal sommeil,
Où te berçait le chant des vagues amoureuses,

Cuba, ô mon pays, sous tes palmiers si beaux,
Qu'il est doux d'écouter la voix de tes ruisseaux,
Les murmures d'amour de tes nuits lumineuses!

La Havane, 5 mars 1860.

LES BOIS AMÉRICAINS

(FRAGMENT)

LES érables, rayés de blanc et de bleu pâle,
Dressent avec orgueil leurs colonnes d'argent;
Les papayers aux fruits d'émeraude et d'opale
Croissent près du figuier au feuillage changeant;
Les lianes rampant, s'entrelaçant aux branches,
Vont lancer hardiment au ciel leurs grappes blanches,
Et ces arbres moussus, ces palmiers, ces taillis,
Inextricable amas de fougères géantes,
D'indissolubles nœuds et de fleurs éclatantes,
Forment un incroyable et splendide fouillis.

La lagune verdit, morne et silencieuse ;
Juché sur une patte et l'air triste et songeur,
Comme sondant de l'œil l'onde mystérieuse,
Le flamant rose dort. — Déjà l'oiseau plongeur
Ne trouble plus des flots l'immobilité sombre,

Ne fait plus ruisseler en feux étincelants
Sur son aile d'azur des arcs-en-ciel tremblants
Dans une goutte d'eau. Sous ces soleils sans ombre,
La vie est en suspens. — L'esprit anéanti
Ne peut plus réveiller le sang appesanti.

Alors, étendu sous un toit de branches vertes,
Et regardant sans voir les pages entr'ouvertes,
Que c'est bon de rêver, solitaire, au doux bruit
De la source qui pleure un éternel ennui;
De se sentir à l'ombre et de laisser les rêves
Printaniers s'élever avec l'odeur des sèves!
Que c'est bon d'admirer vaguement la beauté
Splendide des grands bois ruisselants de lumière,
L'esprit anéanti dans la Tranquillité
Qui berce sur son sein rêveur la terre entière!

Pendant le soleil dans le ciel embrasé
Descendait, se penchant, plein d'amour, pour baiser
De sa lèvre de feu les cimes empourprées.
Le *musicien* s'éveille, et ses notes cuivrées
Semblent l'écho plaintif d'un orchestre lointain;
Un bruit inexplicable, un murmure incertain
Flottent dans l'air brûlant et tout chargé d'aromes;
Sur la mousse fleurie on entend bourdonner
Les abeilles, on voit dans l'air tourbillonner,
Comme une poudre d'or, des millions d'atomes.

Les nuages, oiseaux voyageurs dans les cieus,
Découpent sur l'azur leurs bords capricieux,
Leurs bizarres dessins et leurs franges dorées
De l'oblique soleil; les cimes empourprées
Commencent à frémir sous la brise du soir
Qui monte lentement, comme un reste d'espoir
Dans une âme lassée. — A ces faibles bouffées,
Répondent au lointain en plaintes étouffées
Les rumeurs des forêts. — Les *filas* géants
Tordent leurs grêles troncs, comme des bras vivants;
Et quand l'astre du jour, étincelant, splendide,
Jetait, en s'abîmant dans des flots d'or fluide,
Le sourire si doux de ses derniers adieux,
Les grands bois s'éveillaient, et mille bruits joyeux,
Semblaient monter du sein de la mère nature,
Couraient comme un frisson aux cimes de verdure.

*
* *

C'ÉTAIT un soir d'été; — j'étais tout auprès d'elle
Assis dans le salon. La fraîche odeur du foin
Montait avec la nuit qui s'étoilait au loin;
Aux rayons de la lune, oh! comme elle était belle!

Je crois encor la voir dans sa taille élancée;
Sa tête illuminée aux éclairs de ses yeux...
Ses yeux aux longs cils noirs où se miraient les cieux,
Dans leur azur profond reflétant sa pensée.

Nous nous tûmes longtemps. — La nuit et le silence
Murmuraient à nos cœurs leur langage divin;
Sa main, sans y songer, alla presser ma main;
O premières amours! O souvenirs d'enfance!

Alors en se levant avec un doux sourire,
Comme ta Georgina dans le Saule, ô Musset,
Elle dit d'une voix d'un pénétrant effet,
Comme les flots plaintifs ou le vent qui soupire :

« Pâle étoile du soir, messagère lointaine... »
— Et la nuit frissonnant dans les bois rafraîchis
Versait ses flots d'argent sur les gazons blanchis,
Et mon âme buvait sa volupté sereine.

Quand elle soupirait : « Un seul instant, arrête,
« Étoile de l'Amour, ne descends pas des cieux, »
Sa voix tremblait, des pleurs avaient mouillé ses yeux,
Sur mon sein frémissant elle pencha sa tête.

Oh ! qui me la rendra, l'illusion perdue ?
La jeunesse, la foi, l'espérance qui fuit ?
La céleste lueur a glissé dans la nuit,
L'étoile de l'Amour du ciel est descendue.

Pour briser cet amour embaumé d'innocence,
Vase plein du parfum de nos cœurs de seize ans,
Et ces chers souvenirs si frais et si vivants,
Hélas ! il a suffi de quelques mois d'absence !

Un autre peut t'aimer et te dire : « Je t'aime ! »
Un autre peut fermer tes lèvres d'un baiser,
Un autre peut pleurer de tes larmes, oser
Te serrer dans ses bras de l'étreinte suprême !

Et moi qui t'aimais comme on adore Marie
Quand on est tout enfant, d'un amour si pieux ;
Moi qui lisais ton cœur dans l'azur de tes yeux...
Oh ! je ne puis pleurer, car la source est tarie !

Vous du moins, pauvres vers, pleurez sur mon doux rêve,
Soyez un souvenir d'immortelles amours,
Un pur myosotis que je garde toujours
Et qui rappelle au cœur ton nom, ô Geneviève !

Fortuna, 4 octobre 1860.

A UNE MORTE

Pour les cœurs purs la mort n'est qu'un sommeil.

CHERE âme, lorsque Dieu t'a prise à cette terre,
Le coup fut si cruel que je n'ai pas pleuré :
C'était un trop vil prix, et je m'étais juré
De garder à jamais ce triste et doux mystère.

Je ne t'ai pas pleurée ! Un vulgaire malheur
A des larmes aussi. — Les pleurs ont leur ivresse,
Et pour le saint amour d'une telle maîtresse,
Je n'ai voulu chanter qu'un hymne intérieur.

Maintenant qu'il n'est rien de ce qui fut la femme,
Que la terre a le corps que j'avais tant aimé,
Et que j'ai pu compter dans mon cœur refermé
Goutte à goutte tombant les larmes de mon âme ;

Maintenant que je sens le plus pur de moi-même,
Mon amour, que la mort m'avait rendu plus cher,
S'élever par la foi vers un espoir suprême
Et rompre sans effort les liens de la chair ;

Je veux, ô mon amie, embaumer ta mémoire
Dans ces versets pieux ; je veux frapper mon cœur
Pour en faire jaillir la sublime liqueur :
Je ne veux pas pleurer, je veux prier et croire.

Croyons ! Pour les cœurs purs la mort n'est qu'un sommeil ;
Le corps n'est que poussière et l'âme est immortelle,
Et le souffle d'en haut qui soulève son aile
L'emporte par l'amour vers un divin soleil.

Prions ! Aux cœurs blessés Dieu donna la prière.
Les deux genoux en terre et le front vers le ciel,
Je te revois encor, Rêve Immatériel !
Flotter dans la céleste et sereine lumière !

Paris, 18 décembre 1862.



NUIT D'ÉTÉ

I

Tout vivait, tout chantait; les stridentes cigales
Commençaient leur concert : les grillons dans les prés
Remplissaient l'air vibrant de leurs notes égales,
Et les champs se teignaient de reflets empourprés.

O parfums, ô désirs, ô rougeurs de la Terre,
Frémissant au baiser du soleil qui s'enfuit!
O murmures d'amour, ô pudique mystère
Que cherchent les amants dans l'ombre de la nuit!

Et tout semblait s'unir dans la même harmonie :
Un soupir amoureux errait dans les roseaux;
Et j'entendais monter cette plainte infinie
De l'invisible esprit qui fait chanter les eaux.

Découpés sur le ciel où la lune étincelle,
Je voyais se pencher les sveltes peupliers;
Comme un frémissement de l'âme universelle
Passait dans leurs rameaux par la brise pliés.

Il me semblait entendre un long battement d'ailes,
Et des fleurs de cactus qui vont s'épanouir
Des formes s'élevant indistinctes et frêles
Dans un rayon de lune allaient s'évanouir.

Les sylphes, qui dormaient dans le fond de leurs urnes,
S'échappent lestement de leur douce prison,
Et, se baignant sans peur dans les fraîcheurs nocturnes,
Valsent légèrement sans courber le gazon.

II

Viens! l'amour est si doux et la nuit est si pure!
Les parfums vers le ciel comme d'un encensoir
S'élèvent, et j'entends dans le calme du soir
Palpiter vaguement le cœur de la nature.

Viens! La nuit est si pure et l'amour est si doux!
La beauté, l'harmonie et l'immortelle ivresse,
Tous ces hymnes sans fin d'amour et de tendresse,
Ne forment qu'une voix qui soupire pour nous.

Dans un air embaumé les molles rêveries
Se balancent sans bruit sur les ailes du vent;
Il est doux, deux à deux, d'écouter en rêvant
Les insectes chanter dans l'herbe des prairies.

Il est doux de sentir tout son être abîmé
Dans cette volupté de l'amour sans mélange
Et de goûter bien loin de la terrestre fange
L'ineffable bonheur de se savoir aimé.

Aimons-nous chastement, car c'est là qu'est la force.
Allons loin des humains et du monde moqueur
Dans le calme des nuits écouter notre cœur;
Car pour trouver la sève il faut creuser l'écorce.

Il est beau de s'aimer d'un amour virginal,
D'être deux dans le monde et ne faire qu'une âme,
Et d'aller, confiant dans le cœur d'une femme,
Appuyé sur l'amour conquérir l'idéal!

111

J'étais jeune, ignorant de l'humaine science,
Quand j'entrai dans la vie, et je gardais en moi
Comme un trésor sacré la noble bonne foi
Et du bien et du beau l'immuable croyance.

Après tant de vaincus je voulais à mon tour
Par de nobles ardeurs régénérer le monde,
Et je croyais pouvoir d'une cendre inféconde
Faire jaillir le feu de l'immortel amour.

Mais je n'ai rencontré que froide indifférence,
Et le dégoût au fond de mon cœur attristé;
Après avoir vu l'homme, il ne m'est rien resté
De mes illusions, si ce n'est l'espérance.

Lorsque vers l'idéal mon âme se tendait,
J'espérais un sauveur qui pour moi devait naître,
Car je t'aimais longtemps avant de te connaître,
Et c'était toujours toi que mon cœur attendait.

Je crus quand je te vis si belle, ô bien-aimée!
Qu'un coup rude et soudain droit au cœur me frappait,
Et je compris alors qu'il se développait
Comme une âme nouvelle en moi-même enfermée.

T'en souviens-tu? Pour moi je n'oublierai jamais
Ta splendide beauté; sous ton regard de flamme,
Comme un souffle héroïque a passé sur mon âme;
Je me sentis heureux et meilleur, car j'aimais!

MARS

VOICI mars! C'est le mois où la grêle et la pluie
Semblent tomber afin qu'un rayon les essuie :

On dirait des larmes d'amour.

Déjà, malgré le froid, la sève monte aux branches,
Et, faisant des lilas fleurir les grappes blanches,
Sourit le Printemps de retour.

Le dieu court au soleil par les jeunes feuillées,
Ranimant de baisers les fleurs endormies

Que tenait captives l'hiver ;

Il échauffe la terre où le germe repose,
Et pour épanouir quelque bouton de rose
Entr'ouvre son corselet vert.

Tout fermente, tout vit ; la nature inquiète
Sent la sève et l'amour lui monter à la tête.

O frais et printanier réveil !

O premières ardeurs ! La terre, ivre, se noie
Dans la blonde lumière et la féconde joie
Que verse à longs flots le soleil.

Mais Mars est inconstant ! Viennent les giboulées !
Et les fleurs qui, déjà, se riant des gelées,
Commençaient à s'épanouir,
Verront en un seul jour, sous les coups de la grêle,
Leurs pétales tomber, neige rose, et leur frêle
Espérance s'évanouir.

La nature par là nous avertit, mignonne,
De profiter du temps où notre âge fleuronne
En sa printanière saison ;
Car le cœur, dont aussi la virginité passe,
Ne retrouve jamais la fraîcheur et la grâce
De sa première floraison.

BALLADE SENTIMENTALE

L'AUBE froide et décolorée
Traîne après elle un jour blafard ;
Il pleut, et la terre éplorée
S'enveloppe dans le brouillard.
Ma vie est toute déflorée.

La vigne frappe tristement
Le vieux mur de ses branches mortes ;
Le vent siffle lugubrement
Et gémit à travers les portes.
L'ennui m'envahit lentement.

Ma douleur même est ignorée !
Et quand mon pauvre cœur flétri
Veut sortir de l'ombre abhorrée,
Il y retombe tout meurtri.
Ma vie est toute déflorée.

Calme, cœur blessé, ton tourment;
Souviens-toi de la bien-aimée.
— La fleur ne s'ouvre qu'un moment,
Et mon âme s'est refermée. —
L'ennui m'envahit lentement.

Jadis la lumière sacrée
Brillait sur deux fronts de vingt ans.
J'aimais une fière adorée,
J'aimais... Hélas! depuis ce temps
Ma vie est toute déflorée.

Le soleil lutte vainement
Pour percer le brouillard. La pluie
Tombe silencieusement,
Et pas un rayon qui l'essuie!
L'ennui m'envahit lentement.

Aurore longtemps désirée!
Amour, du cœur divin réveil,
Illuminant l'âme enivrée,
Quand te lèveras-tu, soleil!
Sur ma jeunesse déflorée?

CHANSON

C'ÉTAIT un soir embaumé de printemps :
Tes yeux brillaient, et moi j'avais vingt ans !
Je te parlais, et sous la mousseline
Ton cœur battait dans ta jeune poitrine ;
— Depuis ce jour qu'il s'est passé de temps ! —
Et je pressais une taille mutine
Par un beau soir embaumé de printemps.

Tes yeux brillaient, et moi j'avais vingt ans !
Tout soupirait dans les prés éclatants ;
L'amour versait à notre âme attendrie
Une sereine et molle rêverie :
— C'était un soir embaumé de printemps, —
Nous allongions la douce causerie,
Tes yeux brillaient, et moi j'avais vingt ans.

Depuis ce jour qu'il s'est passé de temps!
Comme autrefois sur les prés éclatants
Le dieu-soleil en souriant s'incline,
Cœurs amoureux, robes de mousseline,
Se voient encore au doux mois de printemps,
Mais rien ne bat dans ta froide poitrine.
Le cœur, hélas! n'a pas toujours vingt ans!

COUCHER DE SOLEIL

L'ORIENT commençait à s'obscurcir. — La terre,
Immobile et pâmée, en silence buvait
La torride chaleur : tout dormait. — La lumière
En minces filets d'or du feuillage pleuvait,
Et les arbres géants sur les gazons plus sombres
Dessinaient leurs grands troncs que prolongent les ombres.

Et le soleil versait ses obliques rayons,
Et, laissant dans l'éther d'éblouissants sillons,
Des lambeaux enflammés de pourpre triomphale,
Descendait lentement vers l'onde occidentale ;
Mais avant d'y plonger, dans le ciel embrasé
Il s'attardait encor, plein d'amour, pour baiser
La terre et les forêts de lumière enivrées.

Le musicien s'éveille, et ses notes cuivrées
Semblent l'écho plaintif d'un orchestre lointain;
Un bruit inexplicable, un murmure incertain
Flottent dans l'air brûlant et tout chargé d'aromes;
Sur la mousse fleurie on entend bourdonner
Les abeilles; l'on voit dans l'air tourbillonner,
Comme une poudre d'or, des millions d'atomes.

Les nuages, oiseaux voyageurs dans les cieus,
Découpent sur l'azur leurs bords capricieux,
Leurs bizarres dessins et leurs franges dorées
Par l'oblique soleil. — Les cimes empourprées
Commencent à frémir sous la brise du soir
Qui monte lentement comme un reste d'espoir
Dans une âme lassée. — A ces faibles bouffées
S'élèvent par degrés des rumeurs étouffées;
Les *filas* que berce un souffle aérien
Rendent les sons légers du luth éolien,
Et quand l'astre du jour étincelant, splendide,
Jetait, en s'abîmant dans des flots d'or fluide,
Le sourire si doux de ses derniers adieux,
Les grands bois s'éveillaient, et mille bruits joyeux,
Semblant monter du sein de la Mère-Nature,
Couraient comme un frisson aux cimes de verdure.
C'est l'heure où, secouant les terrestres ennuis,
Le poète s'enivre à la brise des nuits;

Dans un air sillonné par des mouches de flamme,
Tous les êtres, vaincus par la chaleur du jour,
Semblent se réunir et n'avoir plus qu'une âme
Pour boire la fraîcheur et palpiter d'amour !
Heure mystérieuse, où la fleur demi-close
Du nocturne cactus, de sa corolle rose,
Laisse échapper dans l'air des parfums pénétrants,
Si perfides, si doux, que l'on croit, par instants,
Sentir passer sur soi comme un chant de sirène,
Tout imprégné d'amour ; alors la lune, reine,
Mélancolique et douce, entr'ouvrant ses beaux yeux,
Verse aux gazons plus frais ses pleurs silencieux,
Illumine la nuit en semant sur ses voiles
Les grains étincelants de son collier d'étoiles.

•

LA MORT D'AGAMEMNON

DANS le fond du palais, sur sa couche d'airain,
Agamemnon repose et son âme se noie
Dans le divin sommeil; le souvenir de Troie
Vient à peine parfois plisser son front serein.

Il dort, et pour ses yeux le jour du lendemain
Ne luirà pas. Le cœur plein de haine et de joie,
Clytemnestre déjà désigne de la main
A son timide amant cette royale proie.

Il tremble : ses cheveux se hérissent d'effroi;
Mais, vers le lit de pourpre où repose le roi,
L'enlaçant fortement d'une étreinte enivrante,

Elle le pousse; ils vont, sans haleine, à pas lents...
Égisthe va frapper... Et la lampe mourante
Les éclaire tous deux de ses reflets sanglants.

L'HÉLIOTROPE

L'HÉLIOTROPE entr'ouvre à l'Orient sa fleur,
Où tremble en se jouant la lumière irisée,
Et sourit au travers de l'humide rosée,
Comme un bel œil d'azur où se suspend un pleur.

Il est midi. La fleur par le soleil baisée
Aspire avidement son ardente chaleur;
Le flamboyant amant, de sa lèvre embrasée,
La brûle et fait pâlir sa vivante couleur.

Enfin, toute flétrie, elle demande l'ombre;
Mais le Dieu, la criblant de ses flèches sans nombre,
Lui verse sans pitié son implacable jour.

C'est après ce destin que soupire mon âme,
Et dût-elle en mourir, ah! verse-lui ta flamme,
Soleil ardent, soleil de l'invincible amour!

LE TRIOMPHE D'IACCHOS

ÉVONTE! La cymbale a frappé les échos;
C'est le Dieu deux fois né, fils de Zeus, Iacchos.
Il mène en souriant des tigres d'Hyrcanie,
Symbole de la force aux ordres du génie.

Pâle, et saignante encor des blessures d'Éros,
Ariane, oubliant l'infidèle héros,
De sa lèvre enivrée où flotte l'ambroisie
Rit amoureusement au dompteur de l'Asie.

Il s'avance, et Cybèle a frémi dans ses flancs;
Les coteaux soleillés de vendanges pourprés
S'égaient; le blond raisin sur les dents altérées

S'écrase, et, dans la danse aux sauvages élans,
Les Bacchantes, frappant du pied l'herbe des prés,
Guident le vieux Silène et ses pas chancelants.

LE LIS

I

SPLENDIDE honneur de Mai, j'aime le Lis royal!
Sa tige est haute afin que rien ne le salisse ;
Il s'exhale, la nuit, de son large calice,
Comme d'un encensoir, un parfum virginal.

Lorsque sur la nature a souri Floréal,
Il ouvre au bord des eaux sa robe blanche et lisse ;
Malheur au criocère imprudent qui s'y glisse !
Il meurt, ivre d'amour. O fleur de l'Idéal !

O lis immaculé ! Couronnant ta corolle,
Tes pistils d'or te font une fière auréole,
Et l'honneur pour emblème a choisi ta blancheur.

Dieu t'aimait, car il fit la Vierge à ton image,
Et mit sur la beauté de son jeune visage
Ta pudique noblesse et ta pâle fraîcheur.

II

La vierge est comme un lis éclatant de candeur ;
Elle a ses cheveux blonds pour royale couronne,
Jeunesse et chasteté ! De toute sa personne,
Il semble s'exhaler un parfum de pudeur.

Si la limpidité de ses grands yeux étonne
Et des propos d'amour sait arrêter l'ardeur,
C'est que dans l'ignorance il est une grandeur,
Et que, voile divin, la vertu l'environne.

Mais, un jour de désir, la vierge se pâmant
Laissera profaner par la main de l'amant
Tes fragiles trésors, Virginité sacrée !

Tel, au brûlant baiser de la brise égarée
Où flotte le pollen amoureux, s'enflammant
Le lis sème dans l'air sa poussière dorée !

VOEU

J'AURAI du naître au temps où les femmes de Grèce
Nourrissaient des héros dans leurs flancs ingénus;
Quand les Muses, dorant au soleil leurs seins nus,
Menaient le chœur rythmé de l'antique allégresse.

J'aurais lutté parmi l'Olympique jeunesse,
Et, rival inspiré d'Orphée ou de Linus,
Senti frémir en moi l'invisible déesse.
On espérait alors en des dieux inconnus.

Mais le sort m'a nié la douceur de l'Attique,
Et la forme savante où rit la grâce antique
Est morte avec l'Amour; et tes pensers altiers,

Poète, qu'un espoir invincible dévore,
Qui ne sais plus aimer et t'obstines encore,
Dans l'éternelle Nuit descendront tout entiers.

LES SCALIGER

DANS Vérone, la belle et l'antique guerrière,
Il est de grands tombeaux, où, tout bardés de fer,
Muets, et les deux mains jointes pour la prière,
Sur leurs écus sculptés gisent les Scaliger.

Rigidement serrés dans leur robe de pierre,
Sur leur front fatigué par l'outrage de l'air
Et des siècles nombreux, sous leur morte paupière,
Ils gardent un reflet orgueilleux de l'Enfer.

C'étaient de durs seigneurs, ces vieux Can, fils de l'ombre,
De qui Pétrarque a dit cette parole sombre :
« Que dans Vérone, entre eux, se dévoraient les chiens. »

Et pourtant mieux vaudraient de tels tyrans, ô ville,
Que d'entendre en tous lieux sur ton pavé servile
Traîner insolemment des sabres autrichiens!

PROMÈTHÉE

QUAND le Titan roula des voûtes immortelles,
Foudroyé par le bras du Kronide irrité,
Les pleurs ne mouillaient point ses farouches prunelles.
Il se sentait vaincu, mais toujours indompté.

Sous l'ongle du vautour à ses flancs incrusté,
Il amassait en lui les douleurs fraternelles,
Et gardait sur son front, meurtri de grands coups d'ailes,
L'espoir de la vengeance et de la liberté.

Nous subissons encor cet antique supplice,
Mais nous n'attendons plus la trop lente justice :
Héraklès ne vient pas, car il n'est plus de Dieux.

Et nous sentons peser sur notre âme écrasée
Toute une mer de honte, et l'ardente rosée
De l'honneur révolté ruisselle de nos yeux.

L'ÉCRAN

C'EST un écran bizarre au parfum exotique,
En soie, où sont brodés des kiosques et des bois,
Et l'on y voit voguer sur un lac fantastique
Dans une jonque d'or des élégants chinois.

Sous un parasol vert s'abrite le minois
D'une jeune Lettrée au pied microscopique,
Qui regarde, en riant d'un air tendre et sournois,
Deux mandarins ventrus que son silence pique.

Ils dévorent des yeux de l'amour méconnu
Ses ongles effilés et son bras rose et nu
Qu'elle laisse tremper dans les ondes de moire.

Elle est charmante ainsi, jouant de l'éventail,
La petite Chinoise à figure d'ivoire,
Aux longs yeux retroussés avivés par l'émail.

MONUMENT

Tout périra : le marbre aussi bien que l'argile.
La matière que dompte une savante main
N'en saurait recevoir qu'une forme fragile.

Ce qui vécut mille ans disparaîtra demain ;
Car le Temps brise, aidé par la fureur de l'homme,
Les œuvres du génie et de l'orgueil humain.

Oui, toujours, ignorant du nom dont on les nomme,
Le barbare soldat de Mummius ou d'Athel
Mêle la cendre grecque à la cendre de Rome.

Le Dieu que Phidias fit jaillir immortel
Du Paros, chair sublime où l'Olympe respire,
Est entré dans la terre en tombant de l'autel;

Et de plus d'un César qu'il fût mauvais ou pire,
Dont l'orgueil s'incarnait au bronze souverain,
On a fondu la gloire et monnayé l'empire :

Car la foule, en ses jours de colère sans frein,
Précipite du faite et traîne dans la rue
Le dieu de marbre ainsi que le tyran d'airain.

Sans craindre que jamais elle soit abattue,
Dans un marbre ignoré, dans un divin métal,
Le Poète a sculpté lui-même sa statue.

Il peut rire du Temps et de l'homme brutal;
L'insulte de la ronce et l'injure de l'herbe
Ne sauraient ébranler son ferme piédestal.

Car ses mains ont dressé le monument superbe
A l'abri de la foudre, à l'abri du canon :
Il l'a taillé dans l'or harmonieux du Verbe.

Immortel et pareil à ce granit sans nom
Dont les siècles éteints ont légué la mémoire,
Il chante, dédaigneux de l'antique Memnon :

Car ton soleil se lève et l'illumine, ô Gloire!

LA TERRE DE KHÈMI

I

DANS son lit de roseaux le Nil sommeille encor,
Bercé par la rumeur des brises apaisées;
Les astres, jaillissant ainsi que des fusées,
Dans l'éther qui blanchit effeuillent leurs fleurs d'or.

Parfois une gazelle, au lointain, vers Louqsor,
Se dresse sur le ciel teint de lueurs rosées,
Immobile, un instant hume l'air des rosées,
Et fuit, et de ses pieds précipite l'essor.

Au milieu des rougeurs de plus en plus splendides,
L'Est flamboie, et, couvrant de feu les Pyramides,
Comme un trait de métal vibre un rayon vermeil :

C'est le jour. Un soupir, un chant insaisissable
Flotte et semble onduler sur l'océan de sable :
C'est la voix de Memnon saluant le soleil.

III

Par la rizière immense et le désert torride,
Comme un ruban d'acier, morne et silencieux
Le fleuve, sous l'azur incandescent des cieux,
Se déployant sans fin, roule des eaux sans ride.

Et ta barque, ô Soleil! que de son sceptre guide
Ammon-Ra, le nocher resplendissant des Dieux,
Enflammant derrière elle un sillon glorieux,
Plonge comme un bloc rouge en des flots d'or fluide.

C'est l'heure où les fellahs vers l'eau sainte du Nil,
Par les champs de maïs qu'un pâle rayon dore,
Descendent, deux à deux, brunes au doux profil;

Au rythme de leurs pas se balance l'amphore;
Elles vont, et dans l'air où court un vent brûlant
S'égrène en frais éclats le rire étincelant.

IV

Superbe, effarouchant dans leurs nids les oiseaux,
Un buffle nubien entre dans la rizièrè,
Tel qu'Apis, éclatant d'une blancheur entière
Et de son sabot lourd écrasant les roseaux ;

Il s'avance. La soif qui fume à ses naseaux
L'a chassé du sommeil de l'antique litière,
Et, noyant ses grands yeux dans la pourpre dernière,
Il beugle largement vers la fraîcheur des eaux.

Mais le jour par degrés à l'Occident recule
Et décroît. Il s'éteint. L'ombre du crépuscule
Dans un brouillard doré s'allonge sur le sol.

Et, brusquement, voici que la Nuit solennelle,
Au ciel immense et sombre où frissonne son vol,
S'élance, enveloppant l'Égypte d'un coup d'aile.

CHANSON DE TORERO

DEBOUT au milieu de l'arène,
Sous l'œil des taureaux andalous
Je n'ai jamais tremblé, ma Reine,
Qu'à l'éclair de tes yeux jaloux.

J'ai vu crier vingt mille bouches,
J'ai vu sur moi doux ou hagards,
Parmi les beuglements farouches,
Se poser vingt mille regards;

J'ai vu, — comme moi tu t'en railles! —
Avec des bonds désespérés,
Traînant de lourds paquets d'entrailles,
Courir les chevaux éventrés;

J'ai vu sortir la corne rouge
Du dos troué d'un picador.
Mais, pour si peu, mon cœur ne bouge
Sous le satin pailleté d'or.

Ni le bravo d'une main blanche,
Ni l'œillade d'un long œil noir...
Je reste le poing sur la hanche,
Sans rien entendre et sans rien voir.

C'est mon taureau que je regarde
Et, souriant, j'attends le choc,
Pour lui pousser jusqu'à la garde
Un éblouissant coup d'estoc...

Mais sous tes yeux ardents je tremble
Et me signe à leurs feux maudits,
Car j'y vois flamber tout ensemble
Et l'Enfer et le Paradis.

MALAGUEÑA

Du temps d'Hérode, en Palestine,
Les Saintes Femmes, au tombeau,
Dans un linceul de toile fine
Portaient le Christ inerte et beau.

C'était l'une et l'autre Marie
Qui sur le cadavre embaumé
Pleuraient à larme non tarie
En invoquant le Bien-Aimé :

Et — c'est parole d'Évangile —
Jésus touché de tant d'amour,
Soulevant la pierre fragile,
Est ressuscité le tiers jour.

Comme on fait d'une bête morte,
Auprès de ton judas grillé
J'ai cloué mon cœur sur ta porte ;
Le seuil est noir de sang caillé.

Oh ! qu'il bat fort ta porte rose,
Ce marteau vif et pantelant !...
Ta porte rouge reste close.
Il bat moins fort... il bat plus lent...

Mon cœur se meurt tant il est triste,
Mon cœur est mort, las d'être seul ;
Dans ta chemise de batiste
Il faut tailler un fin linceul.

Sur mon cœur mort, à larme vive
Pleureras-tu, Carmencita,
Afin que notre amour revive
Comme Jésus ressuscita ?

LE COMBAT

L'UNE sur l'autre leurs forces se sont ruées,
Et le mont a frémi de formidables heurts
Quand ils se sont chargés, par la brume, aux lueurs
De grands éclairs suivis d'ombres tumultuées.

Avec de sourds fracas, des cris et des huées,
Le vent vertigineux emporte leurs clameurs.
Halmgunnar hurle : Tue ! et l'autre répond : Meurs !
Lorsqu'un jet fulgurant déchire les nuées.

Agnar déraciné chancelle. Sous le choc
Il s'abat, brandissant un vain tronçon d'estoc,
Et son corps gigantesque a mesuré la poudre ;

Et devant lui, du bras armé le protégeant,
La Valkure, livide à l'éclat de la foudre,
Bat le ciel sulfureux de ses ailes d'argent.

LA MESSE NOIRE

A Félicien Rops.

ENLACE-MOI plus fort ! Que mon désir soit tel
Qu'il prête à nos baisers une ivresse sublime !
Que ton sein soit le gouffre où le remords s'abîme ;
Prends, et brûle mon cœur sur le bûcher charnel !

Parjure du serment que je crus éternel,
Mon amour s'est pour toi grandi de tout mon crime
Et, sacrificateur aussi bien que victime,
J'ai de ton flanc divin fait mon suprême autel.

Que m'importent la mort, l'éternité future,
Dieu, l'ineffable espoir, l'indicible torture ?
Rien ne peut de tes bras me distraire un instant ;

Car en ta chair ardente où se dissout mon âme,
J'ai savouré, caresse ou brûlure de flamme,
Et le Ciel que je brave et l'Enfer qui m'attend !

SALUT A L'EMPEREUR

Pax et Robur.

TRES illustre Empereur, fils d'Alexandre Trois!
La France, pour fêter ta grande bienvenue,
Dans la langue des Dieux par ma voix te salue,
Car le poète seul peut tutoyer les rois.

Et Vous, qui près de Lui, Madame, à cette fête
Pouviez seule donner la suprême beauté,
Souffrez que je salue en Votre Majesté
La divine douceur dont votre grâce est faite.

Voici Paris! Pour vous les acclamations
Montent de la cité riante et pavoisée
Qui, partout, aux palais comme à l'humble croisée,
Unit les trois couleurs de nos deux nations.

Pour vous, Paris en fête, au long du large fleuve
Qui roule dans ses flots les sons et les couleurs,
Gigantesque bouquet de flammes et de fleurs,
Met aux arbres d'automne une floraison neuve.

Et sur le ciel, au loin, ce Dôme éblouissant
Garde encor des héros de l'époque lointaine
Où Russes et Français en un tournoi sans haine,
Prévoyant l'avenir, mêlaient déjà leur sang.

Sous ses peupliers d'or, la Seine aux belles rives
Vous porte la rumeur de son peuple joyeux;
Nobles Hôtes, vers vous les cœurs suivent les yeux.
La France vous salue avec ses forces vives!

La Force accomplira les travaux éclatants
De la Paix, et ce pont jetant une arche immense
Du siècle qui finit à celui qui commence,
Est fait pour relier les peuples et les temps.

Qu'il soit indestructible, hospitalier à l'hôte,
Que le ciment, la pierre et que le métal pur
S'y joignent, et qu'il soit assez large et si sûr
Que les peuples unis y passent côte à côte.

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui,
Paris, en un transport d'universelle joie,
Ouvrira fièrement la triomphale voie
Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui.

Sur la berge historique avant que de descendre,
Si ton généreux cœur aux cœurs français répond,
Médite gravement, rêve devant ce pont.
La France le consacre à ton père Alexandre.

Tel que ton Père fut, sois fort et sois humain.
Garde au fourreau l'épée illustrement trempée
Et guerrier pacifique appuyé sur l'épée,
Tsar, regarde tourner le globe dans ta main.

Le geste impérial en maintient l'équilibre;
Ton bras doublement fort n'en est point fatigué,
Car Alexandre, avec l'Empire, t'a légué
L'honneur d'avoir conquis l'amour d'un peuple libre!

Oui, ton père a lié d'un lien fraternel
La France et la Russie en la même espérance;
Tsar, écoute aujourd'hui la Russie et la France
Bénir, avec le tien, le saint nom paternel.

Achève donc son œuvre. Héritier de sa gloire,
De ta loyale main prends l'outil vierge encor,
Étale le mortier sous la truelle d'or,
Frappe avec le marteau d'acier, d'or et d'ivoire;

Viens!... Puisse l'Avenir t'imposer à jamais
Le surnom glorieux de ton ancêtre Pierre,
Noble Empereur qui vas sceller la grande pierre,
Granit inébranlable où siègera la Paix!

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

LA FRANCE EN FLEURS

La bruyère est la fleur préférée de l'Impératrice.

POUR que votre retour, Madame, soit fêté,
Voyez! La France entière est tout en fleurs. Septembre
A fait la terre rose et les feuillages d'ambre;
Le soleil est plus clair aux derniers jours d'été.

Il n'est pas un sentier de France, une clairière,
Pas un talus bordant le plus humble chemin,
Qui n'ait sonné pour vous ses cloches de carmin
Et ne vous veuille offrir son bouquet de bruyère.

Les forêts du Valois, sous le bouleau mouvant,
Sont, ainsi que là-bas, dans votre autre patrie,
Un immense jardin de bruyère fleurie
Dont l'éclosion fraîche ondule au gré du vent.

Et, par toute la France, en ce mois de l'année,
Vous verriez la bruyère en fleur, depuis le mur
Des Alpes, jusqu'aux bords où les lames d'azur
Frangent d'un fil d'argent la Méditerranée;

Vous verriez sur la lande, ou la dune, ou l'écueil
De l'Atlantique dont elle fleurit les roches,
Jusqu'au dernier versant des frontières trop proches,
Partout s'épanouir la fleur de Bon Accueil...

Et la brume d'automne, en légère fumée,
S'exhalerait du sol comme d'un encensoir,
Et vos pieds fouleraient partout, de l'aube au soir,
Un tapis triomphal de pourpre parfumée.

Paris, 17 septembre 1901.

BLASON ROYAL

QUITTANT l'écu royal qu'il défend et qu'elle orne,
Le Lion s'est jeté sur la blanche Licorne
Et dans son beau poitrail le monstre carnassier
Tient enfoncés ses crocs et ses griffes d'acier.
Ce lion, c'est la Force, et la bête qu'il blesse
Est l'emblème sacré de la pure Noblesse.

De l'écu Britannique ils sont les deux supports.

Médite le conseil du symbole héraldique,
Prince! Un Nil rouge coule à l'autre bout d'Afrique;
La vertu des vivants s'y trempe au sang des morts.
Impérial Édouard! Rentre au fourreau le Glaive;
Qu'une aurore d'amour sur ton règne se lève.
Magnanime et puissant, sois le vrai successeur,
Par l'âme et par le nom, du saint roi Confesseur,
Et, pour que ta grandeur à la gloire aboutisse,
N'étends sur l'univers que la Main de Justice!

PEGASE

VOICI le Monstre ailé, mon fils, lui dit la Muse.
Sous son poil rose court le beau sang de Méduse;
Son œil réfléchit tout l'azur du ciel natal,
Les sources ont lavé ses sabots de cristal,
A ses larges naseaux fume une brume bleue
Et l'Aurore a doré sa crinière et sa queue...

Flatte-le, parle-lui. Dis-lui : « Fils de Gorgo,
Pégase! écoute-moi : mon nom, Victor Hugo,
Vibre plus éclatant que celui de ta mère;
Mieux que Bellérophon j'ai vaincu la Chimère...
Ne me regarde pas d'un œil effarouché;
Viens! Je suis le dernier qui t'aurai chevauché.
Par le ciel boréal où mes yeux ont su lire,
Ton vol m'emportera vers la céleste Lyre;

Car mes doigts fatigués, sous l'archet souverain,
D'avoir fait retentir l'or, l'argent et l'airain,
Veulent, à la splendeur de la clarté première,
Faire enfin résonner des cordes de lumière!... »

.
Il renâcle, il s'ébroue, il hennit, et ses crins
Se lèvent! C'est l'instant. Saute-lui sur les reins!
Son aile, qui se gonfle en un frisson de plume,
Palpite dans la nuit où Sirius s'allume.
Pars! tu l'abreuveras au grand fleuve du ciel,
Qui roule à flots d'argent le lait torrentiel...

.
Enfonce le zénith et, riant de l'abîme,
Monte plus loin, plus haut, dans l'azur plus sublime!
Que l'envergure d'or du grand Cheval ailé
Projette une ombre immense en l'éther étoilé
Et que son battement d'ailes multicolore
Fasse osciller la flamme aux astres près d'éclorre.
Monte! Pousse plus haut l'essor de l'étalon
Vertigineux! Va, monte! Et, battant du talon
Le Monstre que ton bras irrésistible dompte,
Monte encore, toujours, éternellement! Monte!

LA MORT DU TAUREAU

LORSQUE dans le cirque hurlant
Sonne la dernière fanfare,
Le taureau blessé qu'elle effare
S'arrête, sinistre et sanglant.

Il est las d'éventrer des rosses
Et de trouer les vestes d'or,
Car la lance du picador
Lui fait des morsures atroces ;

Et le regard est torve et fou
Qui sous ses hautes cornes brille,
Quand le dard de la banderille
Comme un taon lui pique le cou.

Alors, levant son mufle où coule
La bave en un long filament,
Le noir taureau, stupidement,
Considère l'étrange foule.

L'arène, sous le ciel vermeil,
Grouillante, éblouissante et sombre,
S'enfonce du côté de l'ombre
Ou grille et flambe au plein soleil.

Par-dessus la rumeur qui gronde,
Crépète un bruit sec d'éventail :
— Brave course et vaillant bétail !
S'exclame le peuple à la ronde.

Lui, morne et saignant, voudrait fuir
Ce vain tumulte qui l'ennuie.
Il a soif. Une chaude pluie
Ruisselle le long de son cuir.

Sa chair souffre dans chaque fibre ;
Il flaire, oubliant le péril,
Là-bas, loin, bien loin du toril,
Les herbes, l'eau vive, l'air libre.

Il sent la fraîcheur du matin
Sur les Pacages du Grand Fleuve
Où, vers lui, sa génisse veuve
Pousse un mugissement lointain...

Et voici qu'une loque rouge
Bat ses naseaux, lui saute aux yeux!
La corne basse, furieux,
Il charge... Elle fuit, va, vient, bouge...

Un silence, un éclair... un choc!
Le cirque autour de lui tournoie,
Et, sous vingt mille cris de joie,
Il s'est abattu d'un seul bloc.

Il se dresse, retombe, beugle,
Et balance son cou puissant.
Il a soif, il lèche le sang
Mêlé de larmes qui l'aveugle.

Mais rien ne peut plus l'assouvir,
Il meurt... et ses grands yeux inertes
S'emplissent de visions vertes
Où roule le Guadalquivir.

L'ENLÈVEMENT D'ANTIOPE

TEL qu'un aigle élançé du plus noir firmament,
Le héros a saisi dans sa puissante serre
L'Amazone. Il l'a prise, il la tient et la serre
Et l'emporte au galop de l'étalon fumant.

A ses cris, à ses bras levés éperdument
Le ciel n'a répondu que par un sourd tonnerre,
Et la bête sous qui fuit et tremble la terre
Redouble sa terreur à son hennissement.

L'air que déchire leur vertigineuse allure
Fait voler derrière eux la longue chevelure
Et lui cingle la gorge avec le fouet des crins.

Et partout, sur sa chair férocement baisée,
Elle a senti courir de sa nuque à ses reins
Le rire triomphal des lèvres de Thésée.

Octobre 1904.

LA VISION D'AJAX

C'EST Elle! Je la vois, dans la nuit étoilée,
Ombre céruléenne et géante. Au ciel clair
Sa main droite brandit la lance où luit l'éclair,
Et l'autre tient captive une Victoire ailée.

Pallas!... D'une nuée éclatante voilée
Dont la splendeur bleuit l'ivoire de sa chair,
Et de ses pieds foulant l'impondérable éther
Elle me dit : — Prends garde à toi, fils d'Oïlée!

Elle approche. Elle vient. Je ne recule pas.
Mais je sens que grandit à chacun de ses pas
La divine terreur de la Force et de l'Ordre.

En ses yeux glauques brille un sinistre dessein,
Et chaque battement de son cœur fait se tordre
Les vipères d'azur qui rampent sur son sein.

18 juin 1905.

LE KRATÈR

CES sont des vases peints, Étranger curieux,
Les uns hauts d'une palme et d'autres d'une orgye,
Qui sur leur galbe étroit ou leur panse élargie
Font tourner, rouge et noir, tout l'Olympe à tes yeux.

Choisis : canthare, amphore ou rhyton?... Mais, j'ai mieux :
Le potier, modelant la terre de Phrygie
Du sang viril d'Atys molle encore et rougie,
A formé ce kratèr pour l'ivresse des Dieux.

Vois. Il est sans défaut du bord jusqu'à la base.
Certe, il sera payé par quelque Pharnabaze
Au prix d'un bassin d'or, d'électrum ou d'argent.

Euphronios a fait ce chef-d'œuvre d'argile
Qu'il signa de sa pointe illustre, le jugeant
D'autant plus précieux qu'il le fit plus fragile.

Juillet 1901.

LA FILEUSE

ELLE est morte, Platthis, morte, la bonne vieille
Qui, tout le long des jours anciens et des nouveaux,
A filé, dévidé, roulé les écheveaux
De laine blanche dont débordait sa corbeille.

Si parfois s'inclinait la tête qui sommeille,
Les doigts de la fileuse actifs et sans rivaux
D'un geste inconscient poursuivaient leurs travaux;
Seule la Mort a pu mettre un terme à sa veille.

A peine fut trouvée en son pauvre taudis
L'obole qui, glissée aux doigts enfin roidis,
Paya le dur nocher de la dernière barque;

Et Platthis a franchi le fleuve aux sombres eaux,
Curieuse de voir si, mieux qu'elle, la Parque
Savait tordre le fil et tourner les fuseaux.

LES FLEUVES D'OMBRE

. . . Et quos fumantia torquens
Aequora, gurgitibus Phlegethon perlustrat anhelis.

C. CLAUDIANI *de raptu Proserpinae*.

Ce n'est pas, tel qu'Orphée, en héros de l'Amour
Que j'ai, bravant l'Èrèbe et devant la Moire,
Sans obole, passé le fleuve sans mémoire
Dont l'onde bat sans bruit la rive sans retour.

J'ignore si j'entrai dans l'inferral séjour
Par la porte de corne ou la porte d'ivoire,
Car je suis remonté du fond de la nuit noire,
Nouveau Pirithoüs qu'éblouissait le jour.

J'ai vu l'Ombre; j'ai vu hurler Cerbère aphone
En l'éternel silence où règne Perséphone
Sur le Léthé, le Styx, et le Cocyte lent;

Et j'ai vu fuir, vengeurs qu'épouvante un grand spectre,
Aux bords du Phlégéthon où roule un flot sanglant,
Oreste pâissant que suit la pâle Électre.

LES ROSTRES

FRANCHIS l'arc triomphal qui croulera demain
Et regarde, plus vaste à la splendeur nocturne,
Du lac de Curtius à celui de Juturne,
Ce qui naguère fut le grand forum romain.

Un vil peuple y débat le sort du genre humain
Et le vote vénal emplit la ciste et l'urne.
Les consuls sont muets, le Sénat taciturne.
Un homme tient le monde et Rome dans sa main.

César a rebâti la tribune aux harangues;
L'univers y défile et dispute en cent langues;
Bientôt on y verra des rhéteurs de Thulé.

Plus loin gisent épars sous la poussière et l'herbe
Les vieux Rostres. C'est là que Gracchus a parlé
Et l'airain vibre encor de la rumeur du verbe.

HORTORUM DEUS

Interque cunctos ultimum Deos omen.
Cucurbitarum ligneus vocor custos.

Veterum Poet. Catalecta.

FAUDRA-T-IL donc, comme hier, seul aujourd'hui, demain,
Toujours, garder ce clos que l'herbe folle encombre,
Où le lupin se meurt près du pâle concombre
En ce désert qui fut jadis le Champ Romain?

Hélas! je ne suis plus qu'un pieu, sans faulx, sans main,
Vermoulu, fatigué depuis des jours sans nombre
De voir sans fin tourner au soleil ma grande ombre
Et de servir de cible aux passants du chemin.

Tandis que, loin de Rome, ici je me délabre,
Vertumne a sa statue au coin du grand Vélabre.
Nul ne m'adore plus. Je suis las d'être Dieu.

Ah! béni le rôdeur, par ce froid crépuscule,
Dont la main sacrilège, en me jetant au feu,
De Priape oublié ferait un autre Hercule!

SUR UN BUSTE DE PSYCHÉ

Au fond du parc désert d'un palais très lointain
Où, seul, un oiseau chante et l'abeille butine,
Le buste, dans sa grâce hellène ou florentine,
Fleur de marbre, fleurit un fût de serpentin.

De l'églantier qui l'enguirlande, au frais matin,
A la rosée, à peine éclose, une églantine
Épanouit sa rose à la lèvre enfantine,
Dont l'invisible chant semble un rire argentin.

Faisant poudroyer l'or des étamines frêles
Sous le frémissement azuré de ses ailes,
Voici qu'un papillon s'y pose et boit le miel;

Et j'ai cru voir, mêlant en un rêve d'Attique
La beauté de la terre et l'ivresse du ciel,
Sur ta bouche, ô Psyché! palpiter l'âme antique.

A UN POÈTE

Tu vivras toujours jeune, et grâce aux Piérides,
Gallus, jamais ton front ne connaîtra les rides;
Leurs mains, leurs belles mains sans trêve tresseront
Le laurier dont la feuille ombragera ton front,
Et, sous le jour divin qui fait mouvoir les ombres,
Tes grands yeux tour à tour éblouissants ou sombres
Refléteront ainsi qu'au miroir de tes vers
Le spectacle éternel du mobile univers,
Indifférent aux Dieux comme aux hommes moroses :
Et tu n'en retiendras que la beauté des choses.

*Écrit le 26 février 1905,
jour anniversaire de la naissance
de Victor Hugo.*

UN NOM

QUAND je dis, à voix haute et du fond de la gorge,
La liste des Seigneurs qui conquièrent le val
De Mexico, suivant le Marquis sans rival,
J'entends dans l'air sonore un bruit d'acier qu'on forge.

Les cinq Alvarado, de Pierre jusqu'à Jorge,
Velasquez, Avila, Montejo, Sandoval,
Olid, Ordaz.. chacun avec son bon cheval
Nourri de maïs d'or au lieu d'épeautre ou d'orge.

Et parmi ces beaux noms plus vibrants que l'airain,
Il en est un qui tient tout un alexandrin,
Si grand qu'il peut sembler trop lourd pour un seul homme.

Celui qui le porta, simple caballero,
M'apparaît tel qu'un Cid géant, car il se nomme
Alonso Hernandez de Puertocarrero.



Sonnets

écrits par José-Maria de Heredia en 1903

à l'occasion du centenaire de son cousin

le poète cubain, son homonyme.

(Communication de M. Armand Godoy.)

*
* *

DESDE la Francia, madre bendecida
De la sublime Libertad, que bella
Sobre los mundos de Colón destella
En onda ardiente de pujante vida;

A ti, soldado de coraza unida
Por la virtud que el combatir no mella,
A ti, creador de la radiante estrella
De la Isla riente por el mar mecida;

A ti, de Cuba compeón glorioso
Que no pudiste ver tu venturoso
Sueño de amor y de esperanza, cierto;

Con entusiasmo en mi cantar saludo,
De pie, tocando tu vibrante escudo,
Que es immortal porque tu voz no ha muerto.

*
* *

DESDE la Francia, madre generosa
De la Belleza y de su luz divina,
Cuya diadema de robusta encina
Tiene la gracia de viviente rosa;

A ti, pintor de la Natura hermosa
De la esplendente América latina;
A ti, gran rey de la Oda, peregrina
Por tu gallarda fuerza melodiosa;

A ti, cantor del Niágara rugiente
Que diste en versos su tronar al mundo
Y el cambiante color iridiscente

De su masa revuelta en lo profundo
Del hondo abismo que al mortal espanta,
Gran Heredia, otro Heredia aquí te canta!

*
* *

Y abandonando el habla de la Francia
En que dije el valor de los mayores,
Al evocar á los Conquistadores
En su viril, magnífica arrogancia,

Hoy recuerdo la lengua de mi infancia
Y sueño con sus ritmos y colores
Para hacerte corona con sus flores
Y envolver tu sepulcro en su fragancia.

Oh! Sombra inmensa que la Luz admira!
Yo que cogí de tu heredad la Lira
Y que llevo tu sangre con tu nombre,

Perdón si balbuceo tu lenguaje
Al rendir en mi siglo este homenaje
Al gran Poeta conque honraste al Hombre!



Notes et Variantes

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

9. Dans une brume d'or et de pourpre, linceul
16. Gagnant *Caxamalca*, s'allongèrent plus grandes.

Page 215.

1. Puis s'éteignit.

Alors formidable, enflammée
(*Parnasse* et les deux éd. de 1893.)

Sonnets et Poèmes divers

Page 219. — A MON PÈRE DONT LES CHEVEUX AVAIENT
BLANCHI AVANT L'ÂGE.

Miodrag Ibrovac, *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre*, p. 39.

M. Ibrovac suppose que cette pièce « a sans doute été composée pour le dixième anniversaire de la mort de Domingo de Heredia », père du poète, décédé le 15 avril 1849.

Page 221. — A LA FONTAINE DE LA INDIA.

Ibidem, p. 43.

Ce premier sonnet de José-Maria de Heredia est daté de la Havane, 5 mars 1860.

Page 222. — LES BOIS AMÉRICAINS.

Ibidem, p. 40.

Ce fragment de cinquante-six vers était adressé en 1860 à M. Fauvelle, professeur de J.-M. de Heredia, dans une lettre dont voici un extrait :

« Puisque vous voulez bien vous intéresser à mes faibles élucubrations de rimailleur, je vous confierai que je prépare pour le mois prochain un poème (que dites-vous de ma modestie?) intitulé *les Bois Américains*, et dédié à Mme Michelet pour la remercier de son charmant cadeau. Je vous en envoie sans pré-

tention un fragment, pour que vous me donniez votre avis. Les prémices reviennent de droit au professeur. » *Ibidem*, pp. 39-40.

Page 225. — *C'était un soir d'été...*

Ibidem, pp. 62-63.

Pièce datée de Fortuna, 4 octobre 1860, adressée le 27 du même mois à M. l'abbé Lefranc, professeur au collège Saint-Vincent de Senlis.

Page 228. — A UNE MORTE.

Ibidem, pp. 68-69, reproduite en fac-similé.

Poésie envoyée le 18 décembre 1862 à M. l'abbé Lefranc.

Page 230. — NUIT D'ÉTÉ.

La Conférence La Bruyère, 1861-1862, pp. 346-348.

Ce volume de 1861-1862 imprimé à Paris, chez Moquet, rue des Fossés-Saint-Jacques, 11, renferme les poésies dont voici les titres (pages 341 à 364) :

A la Conférence, 132 vers alexandrins, signés Sully Prudhomme.

Nuit d'Été, 18 strophes de quatre vers alexandrins, sans signature.

Mars, 5 strophes de six vers alexandrins, sans signature.

Ballade sentimentale, 7 strophes de cinq vers octosyllabiques, sans signature.

Chanson, 3 strophes de sept vers décasyllabiques, sans signature.

Coucher de soleil, 52 vers alexandrins, sans signature.

La Mort d'Agamemnon, sonnet, non signé.

L'Héliotrope, sonnet, signé : J. de Hérédia.

Les Oiseaux, 52 vers en strophes de cinq vers alexandrins et refrains, sans signature.

Le Ciel, 16 strophes de quatre vers alexandrins, sans signature.

L'Esprit et le Cœur, 13 strophes de quatre vers alexandrins.
Signé : S. Prudhomme.

En résumé, trois signatures pour onze poèmes. La première pensée qui vient à l'esprit est que chaque signature, mise une fois pour toutes, désigne l'auteur de la pièce signée et de celles qui précèdent non signées. Un doute pourrait subsister pour Heredia, qui n'a jamais réimprimé aucune de ces poésies, sauf *l'Héliotrope*, déjà signée de lui. Mais il n'en est pas de même pour Sully Prudhomme, qui a reproduit dans ses œuvres *les Oiseaux* et *le Ciel* (éd. elzévirienne, tome I^{er}, pp. 149 et 181). Il est donc légitime d'en revenir à la conclusion initiale. M. Jacques Madeleine a le premier attribué toutes ces pièces à notre poète dans son article : *Les premiers vers de José-Maria de Heredia* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1913, pp. 198-200). De plus, M. Ibrovac a remarqué que le *Coucher de Soleil* est une mise au point du fragment des *Bois américains*. « A partir du onzième vers, les textes sont presque identiques jusqu'à la dernière strophe. » On peut s'en convaincre en comparant les deux pièces.

M. Ibrovac a imprimé la plus grande partie de *Nuit d'Été* à la page 64 de son ouvrage. Mais c'est à tort qu'on y lit, au vers 3 de la strophe 3, *j'entendis* au lieu de *j'entendais*, et, au vers 2 de la strophe 7, *dans* au lieu de *vers*.

Page 235. — MARS.

La Conférence La Bruyère, 1861-1862, pp. 349-350.

Au vers 4 de la strophe 2, M. Ibrovac (p. 66) imprime à tort *réchauffe* au lieu de *échauffe*.

Page 237. — BALLADE SENTIMENTALE.

Ibidem, pp. 351-352.

Au vers 3 de la strophe 5, M. Ibrovac (p. 68) imprime à tort *ma* au lieu de *une*.

Page 239. — CHANSON.

Ibidem, p. 353.

Au vers 4 de la strophe 2, M. Ibrovac (p. 66) imprime à tort *noble* au lieu de *molle*.

Page 241. — COUCHER DE SOLEIL.

Ibidem, pp. 354-355.

Page 244. — LA MORT D'AGAMEMNON.

Ibidem, p. 356.

Page 245. — L'HÉLIOTROPE.

A. *Ibidem*, p. 357. — B. *Revue de Paris*, 4 décembre 1864, p. 344.

8. La brûle, et fait pâlir sa *charmante* couleur. (A)

13. Et dût-elle en mourir, *oh!* verse-lui ta flamme, (A)

Page 246. — LE TRIOMPHE D'IACCHOS.

Revue française, 1^{er} mai 1863, p. 101.

Premier état du sonnet *Ariane*, recueilli dans *les Trophées*. On y remarque les mêmes idées et jusqu'à des membres de phrase semblables. Quelques mots du *Triomphe d'Iacchos* reparaissent également dans *Bacchanale*.

Pages 247-248. — LE LIS.

Ibidem, pp. 102 et 103.

Page 249. — VŒU.

Revue française, 1^{er} novembre 1863, p. 387.

Entièrement différent du sonnet intitulé *le Vœu*, publié dans *les Trophées*.

Page 250. — LES SCALIGER.

Le Parnasse contemporain, 1866, p. 15.

Page 251. — PROMÉTHÉE.

Ibidem, p. 16.

Page 252. — L'ÉCRAN.

L'Artiste, 1^{er} février 1868, p. 253.

Page 253. — MONUMENT.

Le Tombeau de Théophile Gautier, Paris, 1873, pp. 84-85.

Page 256. — LA TERRE DE KHÈMI.

Ce cycle, qui comprenait à l'origine six sonnets (voir la *Vision de Khèmi*), n'en contient plus que trois dans *les Trophées* : les anciens numéros II, V et VI, devenus I, II, III. Les trois sonnets non recueillis : I, III et IV sont imprimés ici tels qu'ils parurent dans la *Revue du Monde nouveau*, 1^{er} avril 1874, pp. 83-84, 85 et 85 86.

Page 259. — CHANSON DE TORERO.

A. *La Vie moderne*, 20 décembre 1879, p. 588, en autographe, avec encadrement de Raymond Madrazo. — B. *L'Obole de la Vie moderne. Aux inondés de Murcie* (1879). — C. *Le Monde poétique*, 10 juin 1884, p. 11. — D. *Le Figaro, supplément littéraire*, 21 septembre 1889. — E. *Le Journal pour tous, supplément hebdomadaire*, 22 mars 1893. — F. *La Lecture*, 25 octobre 1893, p. 186. — G. *Les Annales politiques et littéraires*, 8 octobre 1905, p. 234.

Titre : LA FÊTE DE PARIS-MURCIE. (A)

REDONDILLAS. (B, C, E)

CHANSON DE TORERO. (D, F)

CORRIDA. (G, posthume)

Dans *le Monde poétique*, cette pièce est publiée avec *Malagueña* sous le titre général de *Chansons andalouses*.

Entre la première et la deuxième strophe, A, B, E, G donnent cette autre strophe :

Devant la loge de l'Alcade

Jetant en l'air ma montera

Jusqu'à la dernière estocade

Jamais mon cœur ne s'altéra.

5. J'ai vu crier *dix* mille bouches, (A, B, C, G)

8. Se poser *dix* mille regards; (A, B, C, G)

Page 261. — MALAGUEÑA.

A. *Le Monde poétique*, 10 juin 1884, pp. 12-13. — B. *La Renaissance latine*, n° 1, 15 mai 1902, pp. 8-9.

8. En *appelant* le Bien-Aimé. (A)

Page 262.

5. *Ah!* qu'il bat fort la porte rouge (A)

7. *Mais dans la chambre rien ne bouge* (A)

8. *Et chaque coup devient plus lent.* (A)

Page 263. — LE COMBAT.

La Wallonie, dernier fascicule, dernière année, décembre 1892.

Cette dernière livraison de *la Wallonie* ne parut qu'en 1893, après la publication des *Trophées*. Ce retard explique la mention imprimée au bas de la page : « Sonnet retranché des *Trophées*. » En effet, il avait été composé à l'imprimerie Lemerre en novembre 1892 pour l'édition princeps, puis supprimé au moment du tirage.

L'impression primitive en vue des *Trophées* offre les variantes ci-dessous :

7. *Hunding a hurlé* : « Tue! » et l'autre répond : « Meurs! »

9. *Siegmond* déraciné chancelle. Sous le choc

Page 264. — LA MESSE NOIRE.

La Plume, 15 juin 1896, p. 472, première colonne (numéro spécial consacré à Félicien Rops).

De même que le précédent, ce sonnet, qui devait faire partie de l'édition princeps des *Trophées*, fut retranché avant le tirage. Dans l'impression primitive, il n'avait pas de dédicace. On y relève en outre ces deux variantes :

4. Prends et brûle mon cœur *à ce* bûcher charnel.

12. Car *dans* ta chair ardente où se dissout mon âme,

Page 265. — SALUT A L'EMPEREUR.

A. *Institut de France. Académie française. Séance du mercredi 7 octobre 1896, tenue en présence de Leurs Majestés l'empereur et l'impératrice de Russie.* Paris, Didot, 1896, pp. 43 à 46. Note au bas de la première page : « Ces vers ont été lus par M. Paul Mounet, de la Comédie-Française, le mercredi 7 octobre 1896, à la cérémonie de la pose de la première pierre du Pont Alexandre III, en présence de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie. » — B. Édition in-4°, Paris, Lemerre, 1896. — C. Édition in-18, Lemerre, 1896. — D. *Le Centaure*, tome II, 1896, après la page 2 de la couverture, 4 pages petit in-4°, avec cette indication en faux-titre sur papier pelure : « Fac-similé autographique de l'Ode à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie, par José-Maria de Heredia. » — E. Journaux divers, du 8 octobre 1896.

Sans variantes. — La première idée du poète avait été d'intituler ces vers : *Salut aux Empereurs.*

Page 269. — LA FRANCE EN FLEURS.

Le Journal, 18 septembre 1901, p. 1. — Reproduit dans les *Annales politiques et littéraires* du 22 septembre, p. 185.

Page 271. — BLASON ROYAL.

Pièce de circonstance adressée à Édouard VII pour l'inviter à accorder la paix aux Boers. L'autographe a passé dans la vente de la collection de M. Charles Gadala, faite les 2 et 3 novembre 1923 avec l'assistance de M. Noël Charavay, et fut acquis par M. Armand Godoy.

Pages 272-273. — PÉGASE.

A. *Le Journal*, 7 juin 1902, p. 1. — B. *Le Figaro*, 9 juin 1902, p. 1. — C. *Centenaire de Victor Hugo. La Couronne poétique de Victor Hugo*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1902, pp. 275-276. — D. *Les Annales politiques et littéraires*, 8 octobre 1905, p. 234.

A, B, D contiennent trente-quatre vers. Les vers 19 à 24 manquent dans C.

Page 273.

7. *Déjà, l'aile éployée* en un frisson de plume (D)

Page 274. — LA MORT DU TAUREAU.

Minerva, 1^{er} janvier 1903, pp. 5 à 8.

Pages 277-285.

L'Enlèvement d'Antiope, la Vision d'Ajax, le Kratèr, la Fileuse, les Fleuves d'Ombre, les Rostres, Hortorum Deus, Sur un Buste de Psyché et *A un Poète* furent publiés dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1905, pp. 682 à 687, sous le titre général de *Poésies*, avec cette note :

« Ces « dernières » poésies paraissent ici rangées dans l'ordre « que le poète avait indiqué lui-même pour l'impression. »

Une autre note s'applique au sonnet *les Rostres* :

« Ce sonnet était destiné à une édition monumentale des « *Trophées* que prépare actuellement M. Descamps-Scrive, de « Lille, avec des illustrations d'Olivier Merson. »

Cette dernière établit que le texte Descamps-Scrive avait été remis avant la publication dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est donc ce dernier qui doit être considéré comme définitif.

Page 277. — L'ENLÈVEMENT D'ANTIOPE.

Édition Ferroud, dans la série *la Grèce et la Sicile*, après le *Thermodon*.

Page 278. — LA VISION D'AJAX.

Édition Ferroud, après *l'Enlèvement d'Antiope*.

Page 279. — LE KRATÈR.

Édition Ferroud, à la fin de la série *la Grèce et la Sicile*, après *Sur l'Othrys*. Au vers 4, cette édition a imprimé : rouge ou noir.

Page 280. — LA FILEUSE.

Non recueilli dans les éditions Descamps-Scrive et Ferroud.

Page 281. — LES FLEUVES D'OMBRE.

Non recueilli dans les éditions Descamps-Scrive et Ferroud.

Page 282. — LES ROSTRES.

Éditions Descamps-Scrive et Ferroud, dans la série *Rome et les Barbares*, entre *A un Triomphateur* et le triptyque *Antoine et Cléopâtre*. Ces deux éditions présentent ces variantes :

2. Et regarde, *désert sous* la splendeur nocturne,
12. *Au loin*, gisent, *laissés à* la poussière et l'herbe,

Page 283. — HORTORUM DEUS.

Non recueilli dans les éditions Descamps-Scrive et Ferroud.

Page 284. — SUR UN BUSTE DE PSYCHÉ.

Édition Ferroud, dans la série *la Nature et le Rêve*, entre le *Lit* et *Sur un Marbre brisé*.

Page 285. — A UN POÈTE.

Non recueilli dans les éditions Descamps-Scrive et Ferroud.

Page 286. UN NOM.

Ce sonnet semble être resté absolument inédit jusqu'aux éditions Descamps-Scrive et Ferroud, où il figure dans la série *le Moyen Age et la Renaissance (les Conquérants)*, entre *Carolo Quinto imperante* et *l'Ancêtre*. Pourtant il a dû être écrit avant la mort de Théophile Gautier (1872), d'après un sonnet de M. A. Maffre de Beaugé, paru dans *la Vie moderne* du 21 mai 1887, qui en reproduit le dernier vers en faisant intervenir le poète des *Émaux et Camées*.

Page 287. — SONNETS.

Ces trois sonnets ont paru dans *El Figaro* de la Havane, 1903, et dans *Social* de la Havane, 1923.



TABLE



TABLE

Les Trophées

DÉDICACE	3
ÉPÎTRE LIMINAIRE	5

LA GRÈCE ET LA SICILE

L'Oubli	9
HERCULE ET LES CENTAURES	11
Némée	13
Stymphale	14
Nessus	15
La Centauresse	16
Centaures et Lapithes	17
Fuite de Centaures	18
La Naissance d'Aphrodité	19
Jason et Médée	20
Le Thermodon	21

ARTÉMIS ET LES NYMPHES	23
Artémis	25
La Chasse	26
Nymphée	27
Pan.	28
Le Bain des Nymphes	29
Le Vase	31
Ariane	32
Bacchanale	33
Le Réveil d'un Dieu	34
La Magicienne.	35
Sphinx.	36
Marsyas.	37
PERSÉE ET ANDROMÈDE	39
Andromède au Monstre	41
Persée et Andromède	42
Le Ravissement d'Andromède.	43
ÉPIGRAMMES ET BUCOLIQUES	45
Le Chevrier	47
Les Bergers	48
Épigramme votive.	49
Épigramme funéraire	50
Le Naufragé	51
La Prière du Mort.	52
L'Esclave	53
Le Laboureur	54
A Hermès Criophore	55
La Jeune Morte.	56
Regilla	57
Le Coureur	58
Le Cocher	59
Sur l'Othrys	60

ROME ET LES BARBARES

Pour le Vaisseau de Virgile	63
Villula	64
La Flûte	65
A Sextius	66
HORTORUM DEUS	67
I. <i>N'approche pas! Va-l'en!...</i>	69
II. <i>Respecte, ô Voyageur....</i>	70
III. <i>Holdà, maudits enfants!...</i>	71
IV. <i>Entre donc. Mes piliers...</i>	72
V. <i>Quel froid! le givre brille...</i>	73
Le Tepidarium	75
Tranquillus	76
Lupercus	77
La Trebbia	78
Après Cannes	79
A un Triomphateur	80
ANTOINE ET CLÉOPATRE	81
Le Cydnus	83
Soir de Bataille	84
Antoine et Cléopâtre	85
SONNETS ÉPIGRAPHIQUES	87
Le Vœu	89
La Source	90
Le Dieu Hêtre	91
Aux Montagnes divines	92
L'Exilée	93

LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE

Vitrail	97
Épiphanie	98
Le Huchier de Nazareth	99
Médaille	100
L'Estoc	101
Suivant Pétrarque	102
Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard	103
La Belle Viole	104
Épitaphe	105
Vélin doré	106
La Dogaresse	107
Sur le Pont-Vieux	108
Le Vieil Orfèvre	109
L'Épée	110
A Claudius Popelin	111
Émail	112
Rêves d'Émail	113
LES CONQUÉRANTS	115
Les Conquérants	117
Jouvence	118
Le Tombeau du Conquérant	119
Carolo Quinto imperante	120
L'Ancêtre	121
A un Fondateur de Ville	122
Au Même	123
A une Ville morte	124

L'ORIENT ET LES TROPIQUES

LA VISION DE KHÈM. <i>I. Midi. L'air brûle...</i>	127
<i>II. La lune sur le Nil...</i>	128
<i>III. Et la foule grandit...</i>	129
Le Prisonnier	131
Le Samourai	132
Le Daïmio	133
Fleurs de Feu.	134
Fleur séculaire.	135
Le Récif de Corail.	136

LA NATURE ET LE RÊVE

Médaille antique.	139
Les Funérailles.	140
Vendange.	141
La Sieste	142
LA MER DE BRETAGNE.	143
Un Peintre.	145
Bretagne.	146
Floridum Mare.	147
Soleil couchant.	148
Maris Stella	149
Le Bain.	150
Blason céleste.	151
Armor.	152
Mer montante	153
Brise marine.	154

La Conque	155
Le Lit	156
La Mort de l'Aigle.	157
Plus ultra.	158
La Vie des Morts	159
Au Tragédien E. Rossi.	160
Michel-Ange	161
Sur un Marbre brisé	162

ROMANCIERO

LE SERREMENT DE MAINS.	165
LA REVANCHE DE DIEGO LAYNEZ	169
LE TRIOMPHE DU CID	173

LES CONQUÉRANTS DE L'OR

LES CONQUÉRANTS DE L'OR.	183
----------------------------------	-----

Sonnets et Poèmes divers

A mon Père, dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge.	219
A la Fontaine de la India	221
Les Bois américains	222
<i>C'était un soir d'été</i>	225

A une Morte	228
Nuit d'Été	230
Mars.	235
Ballade sentimentale	237
Chanson	239
Coucher de Soleil	241
La Mort d'Agamemnon.	244
L'Héliotrope	245
Le Triomphe d'Iacchos.	246
Le Lis	247
Vœu.	249
Les Scaliger.	250
Prométhée	251
L'Écran.	252
Monument	253
La Terre de Khèmi.	256
Chanson de Torero	259
Malagueña	261
Le Combat	263
La Messe noire	264
Salut à l'Empereur.	265
La France en Fleurs	269
Blason royal.	271
Pégase	272
La Mort du Taureau	274
L'Enlèvement d'Antiope	277
La Vision d'Ajax.	278
Le Kratèr.	279
La Fileuse	280
Les Fleuves d'Ombre.	281
Les Rostres.	282
Hortorum Deus	283

Sur un Buste de Psyché.	284
A un Poète.	285
Un Nom.	286
Sonnets écrits en 1903 à l'occasion du centenaire de son cousin le poète cubain, son homonyme.	287
 Notes et Variantes.	 293



62634974

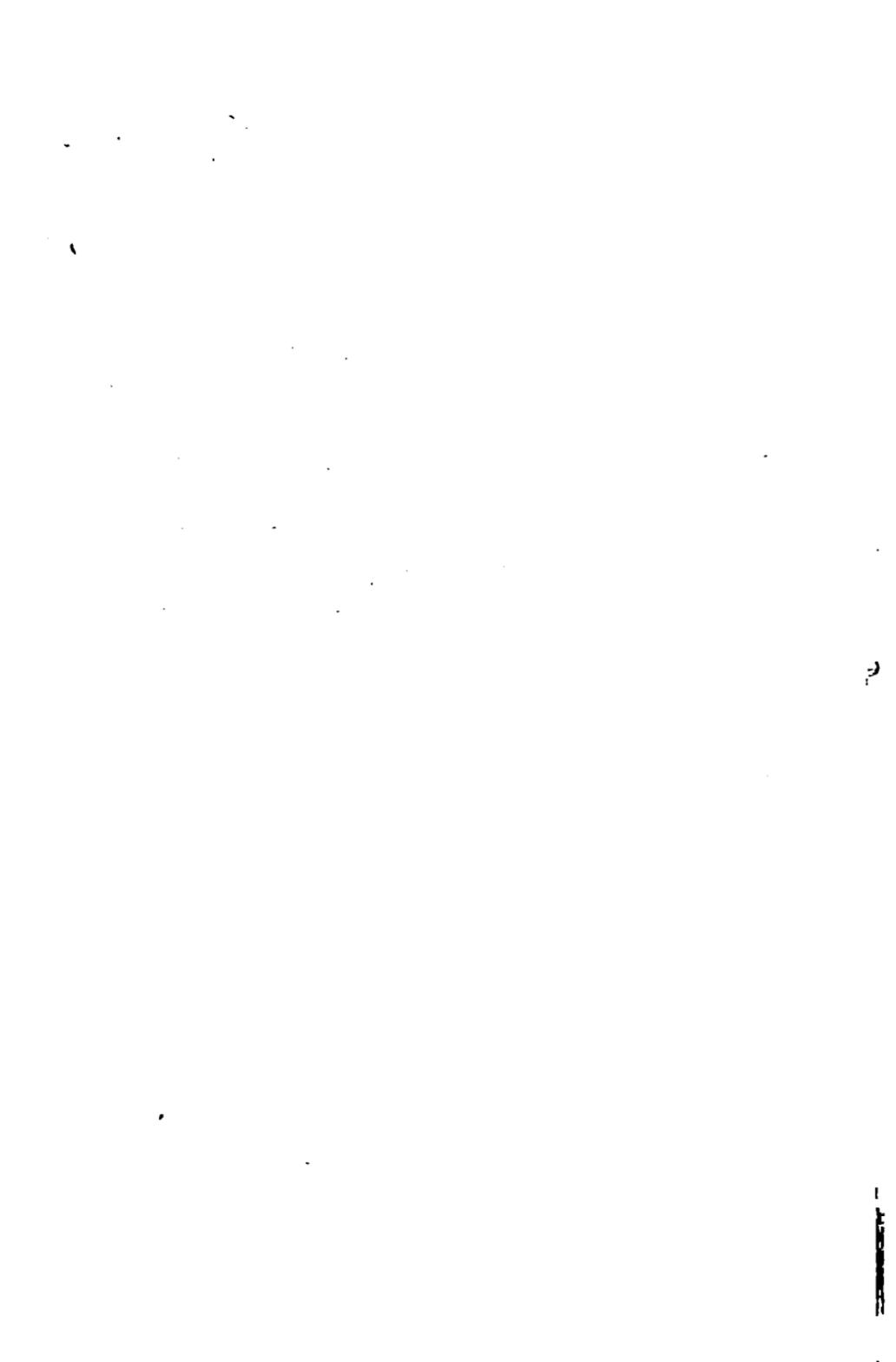
Achevé d'imprimer

le six décembre mil neuf cent vingt-trois

IMPRIMERIE ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS



↓ ↓
POÉSIES COMPLÈTES

DE

José-Maria de Heredia

LES TROPHÉES

SONNETS ET POÈMES DIVERS

TEXTE DÉFINITIF AVEC NOTES ET VARIANTES

140



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXXIV

II 5948 A. 1